

Je ne me suis peut-être point trop aventuré en avançant que, pour le poète, le doute, le manque de foi, l'absence de toute croyance sont la cause évidente des plus grands maux de l'humanité. Il en trouve la preuve dans les égarements et la fin tragique de son héros, qu'il nous présente en ces termes :

De tous les débauchés de la ville du monde
Où le libertinage est à meilleur marché,
De la plus vieille en vice et de la plus féconde,
— Je veux dire Paris, — le plus grand débauché
Était Jacques Rolla. Jamais dans les tavernes,
Sous les rayons tremblants des blafards lanternes,
Plus indocile enfant ne s'était accoudé
Sur une table chaude ou sur un coup de dé.
Ce n'était pas Rolla qui gouvernait sa vie,
C'étaient ses passions ; il les laissait aller,
Comme un pâtre assoupi regarde l'eau couler.
Elles vivaient. Son corps était l'hôtellerie
Où s'étaient attablés ces pâles voyageurs,
Tantôt pour y briser les lits et les murailles,
Pour s'y chercher dans l'ombre et s'ouvrir les entrailles
Comme des cerfs en rut et des gladiateurs,
Tantôt pour y chanter en s'enivrant ensemble,
Comme de gais oiseaux qu'un coup de vent rassemble
Et qui, pour vingt amours, n'ont qu'un arbuste en fleurs.
Le père de Rolla, gentillâtre imbécile,
L'avait fait élever comme un riche héritier,
Sans songer que lui-même, à sa petite ville,
Il avait de son bien mangé plus de moitié.
En sorte que Rolla, par un beau soir d'automne,
Se vit à dix-neuf ans maître de sa personne
Et n'ayant dans la main ni talent ni métier.
Il eût trouvé, d'ailleurs, tout travail impossible ;
Un gagne-pain quelconque, un métier de valet,
Soulevait sur sa lèvre un rire inextinguible.
Aussi, mordant à même au peu qu'il possédait,
Il resta grand seigneur, tel que Dieu l'avait fait.

Il prit trois bourses d'or et, durant trois années,
Il vécut au soleil sans se douter des lois ;
Et jamais fils d'Adam sous la sainte lumière
N'a, de l'est au couchant, promené sur la terre
Un plus large mépris des peuples et des rois.

Ce n'était pour personne un objet de mystère
Qu'il eût trois ans à vivre et qu'il mangeât son bien.
Le monde souriait en le regardant faire,
Et lui, qui le faisait, disait à l'ordinaire
Qu'il se ferait sauter quand il n'aurait plus rien.

Je ne puis résister à la tentation de citer le beau passage qui suit, bien qu'il soit depuis longtemps dans toutes les mémoires :

Lorsque, dans le désert, la cavale sauvage
Après trois jours de marche attend un jour d'orage
Pour boire l'eau du ciel sur ses palmiers poudreux,
Le soleil est de plomb, les palmiers en silence
Sous leur ciel embrasé penchent leurs longs cheveux.
Elle cherche son puits dans le désert immense,
Le soleil l'a séché ; sur le rocher brûlant
Les lions hérissés dorment en grommelant.
Elle se sent fléchir ; ses narines qui saignent
S'enfoncent dans le sable, et le sable altéré
Vient boire avidement son sang décoloré.
Alors elle se couche, et ses grands yeux s'éteignent,
Et le pâle désert roule sur son enfant
Les flots silencieux de son linceul mouvant.

Le libertinage corrompt le cœur le plus parfait, a dit Boiste. Une de ses conséquences les plus regrettables, c'est de détruire le sentiment du respect et de faire qu'il n'y ait rien de sacré. Sous son influence néfaste, le sens moral disparaît et les actes les plus blâmables paraissent naturels. L'innocence, ce voile léger que sa fragilité extrême garantit et protège, n'arrête jamais la main accoutumée à pétrir la fange, et c'est pour elle un bonheur sans égal que de salir et souiller ce qui fut créé pour garder la blancheur du lis, la fraîcheur de la rose.

Rolla n'a jusques ici fréquenté que des drôlesses puant la corruption, provoquant le dégoût. Une enfant chaste et pure passe à sa portée et, sans hésitation, il s'en empare.

Est-ce sur de la neige ou sur une statue
Que cette lampe d'or, dans l'ombre suspendue,
Fait onduler l'azur de ce rideau tremblant ?
Non, la neige est plus pâle et le marbre est moins blanc :
C'est une enfant qui dort.....

C'est une enfant qui dort sous ces épais rideaux,
Une enfant de quinze ans, — presque une jeune femme
Rien n'est encor formé dans cet être charmant.
Le petit chérubin qui veille sur son âme
Doute s'il est son frère ou s'il est son amant.
Ses longs cheveux épars la couvrent tout entière,
La croix de son collier repose dans sa main,
Comme pour témoigner qu'elle a fait sa prière
Et qu'elle va la faire en s'éveillant demain.

Elle dort, regardez : quel front noble et candide !
Partout, comme un lait pur sur une onde limpide,
Le ciel sur la beauté répandit la pudeur.
Elle dort toute nue et la main sur son cœur.

N'est-ce pas qu'il est pur, le sommeil de l'enfance ?
Que le ciel lui donna sa beauté pour défense ?
Que l'amour d'une vierge est une piété
Comme l'amour céleste, et qu'en approchant d'elle,
Dans l'air qu'elle respire on sent frissonner l'aile
Du séraphin jaloux qui veille à son côté ?

La malheureuse, hélas ! n'a jamais connu pareil avantage, et c'est le plus noir des démons qui fut préposé à sa garde. Mais sa mère, direz-vous, est là pour la protéger. Sa mère ! c'est elle qui l'a perdue.

Si ce n'est pas ta mère, ô pâle jeune fille !
Quelle est donc cette femme assise à ton chevet,
Qui regarde l'horloge et l'âtre qui pétille,
En secouant la tête et d'un air inquiet ?
Qu'attend-elle si tard ? Pour qui, si c'est ta mère,
S'en va-t-elle ent'ouvrir depuis quelques instants
Ta porte et ton balcon, si ce n'est pour ton père ?
Et ton père, Marie, est mort depuis longtemps.
Pour qui donc ces flacons, cette table fumante
Que de ses propres mains elle vient de servir ?
Pour qui donc ces flambeaux, et qui donc va venir ?
Qui que ce soit, tu dors, tu n'es pas son amante ;
Les songes de tes nuits sont plus purs que le jour
Et trop jeunes encor pour te parler d'amour.

C'est pour Rolla que se font tous ces préparatifs, c'est à lui que l'horrible mégère a vendu son enfant. Le voici auprès de sa victime.

Rolla considérait d'un œil mélancolique
La belle Marion dormant dans son grand lit :